

encore jeune. Il est un religieux voué au bien d'autrui s'adressant à un homme occupé de son seul bien-être. Il est le représentant de la misère, de la faiblesse, demandant à la fortune, à la force, de lui tendre la main.

Sa taille se redresse, ses mains ne tremblent plus. Ses yeux se sont plantés bien droit dans les yeux de l'industriel.

Il demande, il prie, il supplie. Mais aussi il explique, il conseille, il éclaire. C'est moins un billet qu'il vient chercher qu'une âme qu'il veut glaner, la trouvant sur son chemin. Il en oublie sa souscription. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Mais si cet homme se damne, tout sera perdu pour lui.

L'autre écoute, bouleversé.

D'où vient cet homme inspiré qui a des accents si étranges ? Vient-il du fond des âges comme les premiers disciples du Christ ? Est-il un de ces moines ardents du moyen âge qui reprochaient leurs vices aux plus farouches féodaux et faisaient sur leurs pas surgir des chapelles expiatoires ? Est-il un missionnaire égaré et croit-il parler à quelque chef de brigands chinois ?

Tout cela peut-être. Car lui, n'est-il pas, quoique baptisé, un païen épris du seul désir de jouir ? N'est-il pas quoique civilisé, un despote menaçant les hommes à coup d'argent sans s'inquiéter jamais de leurs cœurs ? N'a-t-il pas souvent égorgé des concurrents plus timides ou plus honnêtes par des procédés de bandit ?

Il s'interroge. Il se voit. Il se juge.

Il a fait asseoir le visiteur et l'a questionné d'un ton adouci. L'autre naïvement, se livre, raconte l'histoire de sa souscription et n'oublie même pas le détail de son café sans sucre.

M. Zender a l'habitude des hommes. Il voit que celui-ci est un sincère, un convaincu. Si jamais il doit faire une bonne œuvre, son argent sera bien placé dans les mains de ce bon vieillard.

Il sourit encore, mais d'une autre manière, en disant :

— Je vous ferai porter ma participation demain matin, mon Frère, et j'y ajouterai quelque chose pour vous personnellement. Au revoir, mon Frère, revenez me voir un de ces soirs. Nous causerons. Cela me changera de mes affaires.

Fr Anselme est parti regaillard. Sûrement cet homme a été ébranlé. Il lui enverra un bon billet : cinq cents au moins, mille peut-être. Et dans la nuit, en mettant ordre à ses affaires, terriblement en retard, il se sent plein d'on ne sait quel vague espoir.

9 heures, 10 heures. C'est bientôt, après déjeuner, qu'il doit aller porter le montant de sa quête. Rien encore de M. Zender. Il doit pourtant arriver à son bureau. Aurait-il oublié ? C'est pourtant un homme de tête. Se

serait-il joué de l'humble Frère ? Sans doute, il n'est pas dévôt. Mais il avait l'air loyal.

Il aura eu d'autres affaires. Il attend d'être libre pour donner des ordres. Il ne peut pas comprendre combien c'est pressé.

11 heures sonnent. Midi sonne. Rien. Fr. Anselme compte et recompte méticuleusement ses billets, les met en liasse, plie les listes, glisse le tout dans une vaste enveloppe et la pose à côté de lui. Voilà qu'on lui apporte sa soupe. Hélas ! hélas ! M. Zender n'a rien envoyé.

Un coup de cloche impérieux. Le bon Frère tressaille d'émoi. Serait-ce la souscription attendue ? Qui sait combien ? Il court à la porte. Déjà l'on a ressonné.

Une splendide auto. Un homme en descend d'un saut. Il tend au Frère une enveloppe en lui disant :

— Voici pour votre œuvre.

Il ajoute :

— Voilà pour vous.

Le chauffeur, en effet, s'est chargé d'un énorme paquet et le porte rapidement chez le Frère qui lui sert de guide. Puis il s'enfuit, et quand le bon vieux arrive après lui à la porte pour remercier son bienfaiteur, l'auto est déjà repartie.

Fr. Anselme, tout essoufflé, rentre et se jette sur l'enveloppe, fébrilement il la déchire et regarde. Dieu soit loué ! Les beaux billets neufs ! Dix magnifiques billets de mille ! Quel triomphe ! Comme l'œuvre va être heureuse !

Et la paquet ? Laissant sa soupe refroidir, Fr. Anselme coupe les ficelles écarte les papiers et découvre : juste ciel ! quatre paquets de cinq kilos de sucre. Vingt kilos de sucre ! Des milliers de morceaux de sucre !

Quelle manne ! Car enfin, si l'argent est pour l'œuvre, le sucre est pour lui. Il a si bien réussi ! il mérite quelques petites douceurs.

Ce sucre le fascine. Il le mange des yeux. Satan s'est fait aujourd'hui tout sucre et tout miel et tracasse le pauvre Frère.

Ce dernier se débat. Il se dépêche de dîner. Il déploie toute grande la *Croix* devant les paquets tentateurs. Mais l'instant de son café arrive. Ce sucre le bouleverse.

Alors, par un coup d'héroïsme il appelle la servante :

— Prenez-moi tout de suite ces quatre boîtes qui me gênent et portez-les aux Sœurs d'à côté de la part d'un anonyme. Vite, vite.

La servante est habitué à ces dépouillements soudains et, en deux voyages, s'empresse d'emporter le sucre.

Cependant, Fr. Anselme tire à lui le sucrier de tous les jours. Aujourd'hui, il n'est pas tenu de se priver.

Or, hasard ou permission de la Providence, il reste au fond du sucrier sept morceaux de sucre, les sept morceaux de la semaine.